

J'ai détesté ce monde comme on déteste un rêve, un mauvais rêve, un cauchemar sordide, je l'ai positivement haï d'une haine vaporeuse, sans consistance, sans conséquences donc, comme on hait une mauvaise pensée.

Je l'aimais en substance. Je l'aimais.

## INTRONISATION

Au commencement était le ciel. Poussière après poussière nous prîmes conscience du ciel.

Puis le ciel devint ennuyeux. Les grands espaces de liberté convertis en couvercle d'une geôle immense, emprisonnant soleils, planètes et poussières savantes, qui soulevèrent beaucoup de questions. Ces étoiles brillantes, frustrantes... Des trous dans le plafond, par lesquels perce une grande lumière.

Qui grimpera pour vérifier ? Les morts ? Les morts-vivants ? Les esprits voyageurs...

L'homme et sa voûte poreuse, la mère de mille pensées.

Le ciel se remplira d'étoiles comme par une nuit d'hiver du désert de Libye, l'accès piétons y sera pareillement ouvert. On y pénétrera sans façon, en vadrouille. Car à mesure que l'homme se meurt et s'élève et que le plafond s'éclaircit, il perçoit un au-delà confus mais lumineux, un soleil bouffeur de ténèbres, qui peu à peu digère la matière obscure des mystères pour libérer sa proie des affres d'une vie de poussière.

Par la mort l'homme redevient lumière.

Mais la mort n'est pas souvent perçue comme une chose lumineuse. Elle reste du domaine de l'obscur et

n'attire pas forcément le client. On l'ignore, on la fuit, on se dérobe. On la préfère lointaine.

Un jour inéluctable elle arrive et nous prend par la main, elle noie nos abstractions, nos doutes dans un bain de lumière, de savoir et d'extase. Nos points d'interrogation n'entreront dans l'éther qu'une fois dissous par la clarté, ou seront rejetés en pâture à ces mondes porcins où l'on boit, mange et gobe le doux poison d'une élite cynique, là où sévit la matière lourde.

On ne pense pas une seconde que l'on peut mourir là, tout de suite, bêtement. Pourtant chacun sautera la barrière, pétasse légère et curé rigide à la même enseigne. Lanterne rouge du sacré, pareille à celles qui pendent aux portes des bordels.

Que l'on soit ou non fier, féroce, évadé, enflé comme une montgolfière, riche, pauvre ou moisi, nos atomes finiront par nous rire au nez ; eux l'éternel, nous l'éphémère pâté.

Du théâtre, donc, de l'image, de la métaphore ! De l'air ! Nous partirons à l'aventure comme un lâcher de ballons. Beaucoup seront crevés et resteront sur place, peaux mortes et sans altitude. D'autres seront investis dans le voyage immobile des sages. D'autres encore seront éparpillés, poussés au gré des vents vers le destin fantasque des évaporés, mais tous, sans exception, finiront leur périple au sous-sol.

Si la vie est une illusion, alors nous sommes déjà morts. Autant faire de sa vie un rêve.

L'homme n'étant qu'un cadavre en sursis, il n'est pas bien placé pour faire le vaniteux. Son âme allant plus loin que lui, c'est à elle qu'il devrait s'attacher. Compte

karmique contre compte bancaire, l'un des deux ne pourra pas suivre un chemin qui va loin. Arrive toujours, trépas aidant, un moment où les balises deviennent des mirages. Encore faut-il, incrédule ou bigot, accorder à la vie éternelle une petite place dans notre sac à dos, au cas où elle en vienne à reprendre ses sens.

Il sera question dans cet ouvrage inqualifiable d'une issue de secours, une option comme on en trouve dans les rejets d'un arbre mort, dans un embryon de sauvage épris d'une justice sans juge, sans corruption, et surtout sans trépas.

Comme une méduse rejetée sur la plage, vous reviendrez échouer sur votre terre natale, épuisé, impotent, saturé d'eau salée. C'est l'histoire d'un évadé qui jette de son perchoir des espaces de rêve au museau des incarcérés, comme on jette une ripaille à des déportés, victuailles essentielles à cuire sur un grillage électrifié.

Écrire comme on peint et peindre comme on écrit. Le sang chinois. Le sang arabe. Un sang pour tous. Le sang d'encre qui remonte la pente.

Papier peint sur écrans malades, atteints de propagande. Fauteuils roulants aux pneus crevés, pitance TV : centaures victimes du mondialisme, dégustant une ampoule de cyanure. Tu ne goberas point.

## **PREMIER ROUND**

### **DES FOIS QUE D'AUTRES AURAIENT BESOIN D'UN RÊVE...**

« De la chasse au mammoth au magasin Mammouth, la préhistoire est restée bien au chaud dans la tête du singe. Il y a urgence pour remettre les pendules à l'heure. » Voilà ce qu'elle disait, la mère Morgane, notre éducatrice préférée. Pas d'autre choix que de l'aimer : on était rejetés de partout, nous les poulbots, les clones ratés du système, les résidus d'éprouvettes fêlées. On appelait ça des « cas sociaux ». Ceux qu'on n'approche pas sans attraper la peste. Ceux qu'on écarte et qu'il vaut mieux ne pas fréquenter.

Elle avait hérité d'une classe difficile, mais elle avait d'entrée de jeu déployé l'art et la manière. Du jamais vu ! Par miracle aucun d'entre nous n'aurait pu lui manquer de respect. Elle était à l'évidence notre rocher salvateur, dans une tempête sociale sans nom. Une sainte. Elle avait dû goûter aux enfers, manger sa portion de vache enragée, sans quoi elle aurait fait comme la précédente : elle n'aurait pas survécu plus d'une semaine face au déluge que représentait notre

groupe. Non pas que nous ayons été nombreux ! Loin de là ! Une moitié de classe ordinaire tout au plus, mais qui demandait bien le triple en énergie. Il n'y en avait pas un de « normal » dans le tas. Il était clair qu'elle menait une guerre ouverte contre ce genre de termes, la norme, le conformisme, qu'elle semblait considérer quasiment comme des grossièretés. Elle était par le fait de notre côté. Une perle rare. Comment aurait-on pu rejeter une pionne de ce format ? Gare à celui qui l'aurait malmenée.

Certains étaient vraiment sulfureux du cerveau, mais on savait être dociles, conciliants, même, si toutefois le préposé à la fosse aux lions avait le ton requis. Si par malheur il ne l'avait pas, l'issue était immédiate : il se faisait bouffer. Celle-là ne craignait pas d'entrer dans l'arène. Au moins nous autres on ne perdait pas de temps. Le ballon allait direct au panier.

Pour amener un troupeau pareil à se désaltérer au biberon philosophique, on imagine bien que la partie n'était pas gagnée.

Celle-là, je ne sais pas. Elle savait être kamikaze, et même, ce qui nous semblait plus louable encore, survivre à cette mortelle vocation ! On lui soupçonnait une fragilité, une fêlure naturelle similaire à la nôtre. Une étonnante compatibilité. Ces choses-là sont trop instinctives pour être philosophées à outrance, elles ne se travaillent pas, le factice n'ayant pas sa place dans ce genre de théâtre. On l'aimait automatiquement. Elle avait la bonne clé à la main. Elle se trouvait avec nous, dans la geôle, du bon côté de la porte. Cette femme de

tête ne nous ferait pas gober d'œufs pourris. Ensemble on allait sûrement bien se marrer.

Je ne savais pas encore jusqu'où peuvent aller se traîner les destins. On était en apprentissage, nos ceintures attachées pour le décollage.

Mon destin : le vagabondage. Trente-cinq ans d'escapades en autant de pays. On *revient*, tous, en un seul homme, on *rentre*, et c'est comme si on n'avait pas poussé la bonne porte. C'est un malentendu qui nous ouvre les bras. Le voyage nous apprend des choses, on constate les effets et les causes d'un colonialisme borné, de l'arrogance autoritaire et lâche du *civilisé* sur un Papou qui n'a rien demandé. Le retour au ghetto est un plat épicé. La richesse du voyage nous gratifie d'une case supplémentaire, ou bien d'une case de moins, nous sommes bêtement devenus des encyclopédies douées de bipédie et de pouces préhenseurs, quelque chose qui bouscule impérativement le monde statique du conformisme, que nous avons renié depuis trois décennies.

Étaler les bijoux du pays des merveilles chez les crève-la-faim n'est pas du meilleur goût. On dira qu'ils sont faux. On leur préfère un bol de soupe.

Le monde vit, il bouge, et nous étions en phase. L'exemple à ne pas suivre ! On étale pourtant, on se vautre dans l'anecdote, les îles paradisiaques, les jungles aux plantes étranges, les déserts qui vous mangent. On n'a rien d'autre dans le sac.

Extrême-onction pour auditoire défunt.

Nous sommes faits de substances d'ailleurs.

On sème sous un vent contraire. Des fois que d'autres auraient besoin d'un rêve.

On croira que vous étiez libre, mais libre de quoi, quand sitôt arraché à la terre natale on sait que le décor seul a changé, et que tout est d'abord difficile, qu'il nous faut recréer les bases de la survie au cœur de l'inconnu. En s'accrochant un peu le monde s'ouvre comme un fruit, un fruit qui s'ouvrirait sans fin, de saveur aigre-douce, probablement.

Pour arriver jusqu'à la mort il nous aura fallu essayer des orages. Mais toute cette eau du ciel fera monter son monde en graines.

On aura vite compris que tout est relatif.

On vieillira comme ces baleines, qui au fil du temps ramassent des coquillages sur la couenne, imprégnés de l'esprit tribal, de la vieille Chine, de femmes-girafes, des sages du désert et des sorciers des jungles ; amis de rêve, irréels.

On a trempé dans des bains inconnus qu'aucun mot ne saurait cerner, vu les choses sous des angles oubliés, on a potassé les secrets, terrorisé le trompe-l'œil social des éminences civilisées, formatées à l'envers du bon sens. La science prétend ici régner sans étincelle divine, sans âme, sans scrupules, sans sagesse, sans rien. Sans rien d'humain. On revendique : Non au colis suspect.

C'est pourquoi le cantique usuel mute en infecte disco, ses prêtres en racoleuses adeptes de Lucifer et son dieu en ballon de football, foulé au pied comme un excrément pondu dans l'antichambre d'une réception mondaine.



On a parfois été jusqu'à regretter de n'avoir su rester dans les limbes de l'ignorance, de l'innocence, négociant la lucidité au poids du sacrifice.

Certains ont besoin d'anecdotes. Nous avons connu l'odeur et le climat, le goût, le relief et la danse de tout ce qui défile sur écrans morts, d'une platitude *insensée*.

Nous aurons enjambé de longues générations. On retombe de la pêche artisanale de l'Indonésie, des barques à balanciers (on en a sur l'écran de glu, heureusement épouillé de ces drôles d'indigènes qui manient le poison), des requins fourbes et des espadons bleus, des tortues pondeuses ou des varans géants témoins de notre préhistoire. Tout cela coincé dans un œil. Dans l'autre on hésite un peu à fourrer un burger hormonal. Nous regrettons, face aux monuments de déchets, que les emballages ne se consomment pas.

Nous trouverons jusque dans l'homme « new age » le contenu d'une boîte de conserve.

Mais venons-en aux mains.

Des fois que d'autres auraient besoin d'un rêve.

Commençons par flinguer le cauchemar.